

République tunisienne
Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique
Université de Sfax
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines



RU RECHERCHES
UNIVERSITAIRES
FLSHS

ISSN 2811-6585

Academic Research

مجلة بحوث جامعية

Revue d'études littéraires, linguistiques et de sciences humaines

Numéro 18

(2024)

<https://recherches-universitaires-flshs.com/>

Ce site permettra aux internautes qui s'y inscriront via l'«Espace Membre» de consulter ou de télécharger des articles déjà parus dans les numéros précédents de la revue ou alors de soumettre des articles pour évaluation à paraître après acceptation dans un prochain numéro.

Recherches Universitaires
Academic Research

مجلة باحث جامعية

ISSN – 2811-6585

Numéro 18 (2024)

Rédacteur-en-chef

Sadok Damak

Comité de rédaction

Salem Ayadi

Henda Ammar-Guirat

Ali Ben Nasr

Najiba Chkir

Hammadi Dhouib

Néji El-Ounelli

Habib Jamoussi

Mohamed Jerbi

Moncef Mahwachi

Riadh Miladi

Fathi Rekik

Akila Sellami-Baklouti

Kamel Skander

Mustapha Trabelsi

La revue pratique la double lecture à l'aveugle : chaque proposition d'article est anonymisée puis est lue par deux experts choisis par le Comité de rédaction pour l'évaluer.

Le double anonymat est strictement respecté, c'est une condition de la rigueur de l'évaluation. Le Comité de rédaction prend sa décision de publication (ou de rejet) sur la base des deux rapports d'expertise. Dans le cas où il faut arbitrer entre évaluations divergentes, il est fait appel à un troisième expert et il est demandé à l'un des membres du Comité de rédaction d'expertiser à son tour l'article dont l'évaluation n'a pas été unanime.

Les opinions qui y sont exprimées n'impliquent que les auteurs des articles qui y sont publiés et ne reflètent ni les opinions de l'éditeur ni celles du Comité de rédaction. Les auteurs sont seuls responsables des idées soutenues dans leurs articles respectifs.

Faculté des Lettres & des Sciences Humaines

B.P. 1168 Sfax 3000, Tunisie

Phone – 00.216.74.670.557

Fax – 00.216.74.670.540

Website – www.flshs.rnu.tn

Sommaire : Tome I

Comité de rédaction – ii

Remerciements – iv

1

Les récits d'un holocauste commun dans *Étoile errante* de Le Clézio – Page 1

Moez Rebai

2

« L'autre Tunisien », chez les voyageurs européens du XVIII^e siècle – Page 25

Habib Jamoussi

3

Global Citizenship across the Tunisian Curriculum: EFL, Civic Education, and History Textbooks as a Case Study – Page 57

Nadia Abid

Tome II – (Recueil d'articles en arabe) 87

<https://recherches-universitaires-flshs.com>

Ce site permettra aux internautes qui s'y inscrivent via l'«Espace Membre» de consulter ou de télécharger des articles déjà parus dans les numéros précédents de la revue ou alors de soumettre des articles pour évaluation à paraître après acceptation dans un prochain numéro.

Remerciements

Les membres du comité de rédaction de la revue tiennent à remercier les évaluateurs académiques dont les noms suivent qui ont contribué par leurs compétences et leur expertise à l'aboutissement de ce numéro.

Votre professionnalisme a été un élément essentiel à la réussite de cette publication.

- Mohamed Ben Ayed
- Mohamed Bouhleb
- Radhouan Briki
- Mohamed Jerbi
- Bassem Jmal
- Mohamed Kallel
- Fathi Lissir
- Ali Loumi
- Asma Moalla
- Fathi Rekik
- Chokri Smaoui
- Mustapha Trabelsi

<https://recherches-universitaires-flshs.com>

Ce site permettra aux internautes qui s'y inscrivent via l'«Espace Membre» de consulter ou de télécharger des articles déjà parus dans les numéros précédents de la revue ou alors de soumettre des articles pour évaluation à paraître après acceptation dans un prochain numéro.

Les récits d'un holocauste commun dans *Étoile errante* de Le Clézio

Moez Rebai*

« Écrire, c'est vivre deux fois », a dit Le Clézio, ce qui ne signifie pas la simple répétition de l'expérience ou de la sensation, mais une recreation par le langage qui leur confère une autre vérité, moins fugace, moins contingente, et transmissible. C'est à cette vérité des mots qu'accède le lecteur, et lui-même participe à la construction du sens du texte par le réseau de connotations qu'introduit chaque acte de lecture. Écrire, c'est voir et « donner à voir » d'une façon personnelle. La non-coïncidence entre le monde réel et celui que crée la littérature n'exclut pas cependant de les mettre en relation, de percevoir comment l'époque nourrit la création artistique et comment celle-ci interroge celle-là. Marina Salles (2007), *Le clézio, « peintre de la vie moderne »*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques Littéraires », p. 17.

Résumé

Étoile errante de Le Clézio repose sur le principe de symétrie entre deux expériences affreuses d'une jeune fille juive et de son homologue palestinienne, une symétrie qui implique certes ressemblance et parité mais sans abolir une opposition de certaines caractéristiques respectives. L'étude de cette dualité se révèle intéressante dans la mesure où elle met en avant les affres d'un holocauste commun de deux communautés qui ont souffert, sans omettre de révéler pour autant ce qui distingue chacune de leur horrible destinée. Le même principe de symétrie et de dualité révèle également la joie commune ainsi que l'innocence et l'espoir des deux fillettes, qui se heurtent à la méchanceté et au désespoir que leur imposent les adultes.

Abstract

Étoile errante by Le Clézio is based on the principle of symmetry between two terrible experiences of a young Jewish girl and her Palestinian counterpart; a symmetry which, definitely implying resemblance and parity, does not exclude an opposition of certain respective features. The study of this duality is interesting insofar as it highlights the throes of a common holocaust of two communities who have suffered, without failing to reveal what distinguishes each of their horrible destinies. The same principle of symmetry and duality equally discloses the common joy as well as the innocence and hope of the two little girls, faced by the wickedness and despair that adults impose on them.

* Faculté des Lettres et Sciences Humaines Sfax – Tunisie.
DOI [10.71549/ru.i18.244](https://doi.org/10.71549/ru.i18.244)

Introduction

Traitant du thème de l'errance et de l'exil de deux fillettes, l'une juive et l'autre palestinienne, qui se rencontrent en 1948 sur les territoires palestiniens, *Étoile errante* de Le Clézio retrace l'itinéraire infernal de deux enfants qui souffrent de persécution, de séparation, d'indigence et de misère. Nous nous proposons d'étudier le cheminement de ces deux victimes en examinant le principe de symétrie et de dualité sur lequel repose le roman, un principe visant à mettre en avant les affres et les tourments des Palestiniens au même titre que la Shoah et l'holocauste, des notions propres à la désignation du génocide des Juifs par les Nazis pendant la deuxième guerre mondiale. L'examen de la souffrance de la jeune fille palestinienne qui fait écho à celle de son homologue juive permet de révéler le malheur d'un peuple qui a subi les pires injustices et hostilités devant le regard indifférent de la communauté internationale. Le Clézio ne cherche-t-il pas, à travers le parallèle établi entre les drames des deux filles, à réécrire l'Histoire en adoptant l'attitude d'un intellectuel juste et intègre afin de rétablir la vérité et de s'élever contre l'exaction, voire l'extermination des Palestiniens qui risque de passer inaperçue ?

Un récit symétrique

Le roman est bâti sur une dualité, sur une symétrie qui ne bannit pas une opposition entre des extrêmes omniprésents, dont celle qui marque le début du récit et qui oriente le lecteur vers une herméneutique basée sur l'idée de structure binaire. Une première symétrie s'établit entre les saisons qui alternent : l'histoire de la jeune fille anonyme commence à un moment de transition entre deux saisons, l'hiver et le printemps qui s'opposent également, entre l'hibernation des éléments naturels se livrant à une période de sommeil, voire de gel et de mort momentanée et la renaissance d'une nature resplendissante, pleine de joie et de vie. Le lecteur assiste à un véritable combat entre la neige et le soleil, entre le froid glacial associé à l'immobilité et à la mort, et la chaleur qui fait fondre la neige et couler l'eau ruisselante avec ses bruits et ses cascades. Une longue phrase constituée de plusieurs propositions liées par la coordination et la juxtaposition générant ce que les stylisticiens appellent « période » contraste avec les premières phrases courtes du roman et imite par ses fluctuations la fluidité et

les mouvements de l'eau qui se met à courir après une période de stagnation imposée par le froid et la neige de l'hiver :

« Puis le soleil se mettait à brûler, la neige fondait et l'eau commençait à couler goutte à goutte de tous les rebords, de toutes les solives, des branches d'arbre, et toutes les gouttes se réunissaient et formaient des ruisselets, les ruisselets allaient jusqu'aux ruisseaux et l'eau cascada joyeusement dans toutes les rues du village ».¹

Outre la dualité de la vie et de la mort que suggère le paysage naturel passant de l'immobilité de l'hiver à l'activité du printemps, un second contraste entre une nature euphorique et des éléments dysphoriques surgit à l'ouverture du roman. La métaphore anthropomorphique de « l'eau [qui] cascada joyeusement » (*ÉE*, 15) ainsi que la figure de l'anaphore dans la période citée ci-haut révèlent la joie d'une nature en fête, mais une fête frêle et fugace. C'est un hymne à la beauté et au bonheur que rend le narrateur à la belle nature renaissante dans une affectueuse ode à la félicité et à la vie. La métaphore filée de « la musique de l'eau au printemps » (*ÉE*, 15) au rythme de laquelle marche la jeune fille entourée de son père et de sa mère et jouissant d'un bonheur familial simple et innocent se prolonge faisant entendre « ces chuintements, ces sifflements, ces tambourinades » (*ÉE*, 15) de l'eau, une musique douce et rythmique qui ne manque pas d'égayer le personnage féminin jusqu'alors anonyme.

Mais cette joie ne dure pas, elle est fugace et incomplète car elle se heurte aux frontières sinistres d'éléments menaçants qui jalonnent le texte, comme les vipères qui gisent en haut de la grande pente herbeuse et les loups occupant la « sombre forêt » (*ÉE*, 17). L'adjectif antéposé met en valeur la symbolique de l'obscurité et fait ainsi allusion à la notion de danger, de péril, de menaces qui pèsent sur l'existence de la jeune fille et risquent de mettre fin à ses rires. D'autres éléments dysphoriques scandent l'incipit du roman et augurent d'un récit tragique dont les prémices sont la mort qui rôde sur les vacances des écoliers, ou encore le cimetière rencontré sur le chemin de la rivière.

Régi par les principes d'opposition et de symétrie qui coexistent, l'incipit met en avant la joie précaire de la jeune fille qui contraste

¹ Le Clézio, J.M.G. (1992), *Étoile errante*, Saint-Amand, Gallimard, p. 15. Abrégé *ÉE* pour les références.

avec le présage d'un malheur qui se prépare et qui la menace, mais sans abolir le tableau harmonieux d'une innocente qui se tourne vers la nature célébrant la joie primitive de l'être en contact avec les éléments naturels euphoriques qui invoquent tous les sens. L'innocence et la joie de l'enfance vont de pair avec le beau paysage naturel euphorique et la fillette entre à l'unisson avec le ruisseau dans un schéma symétrique et communique avec lui faisant écho à Lamartine confiant ses secrets au lac ; elle « riait, alors, entre son père et sa mère, et l'eau des gouttières et du ruisseau lui répondait, glissait, cascadaient... » (*ÉE*, 15-16). L'auteur place ainsi les rapports entre la fillette et l'univers sous le signe de l'échange et de la communion, mettant en scène le retour de l'être humain au ventre maternel de la nature apaisante et consolatrice qui l'accueille affectueusement et le protège à la faveur du spectacle de la fille qui disparaît au milieu des herbes, tellement elles étaient longues.²

L'identité de l'adolescente réceptive qui répond à l'appel de la nature est finalement révélée après un long emploi cataphorique de la troisième personne à l'ouverture du récit, une cataphore qui cultive le suspense et génère un effet d'accroche certes, mais qui accentue également une atmosphère ambivalente et ambiguë. Les deux prénoms énigmatiques Hélène et Esther désignant la jeune fille participent de cette ambiguïté et appellent le lecteur à déchiffrer les codes d'un récit qui chante l'innocence de l'enfance et la beauté de la nature sans omettre certains risques et menaces qui pourraient d'un moment à l'autre prendre le dessus et venir mettre fin à ce bonheur innocent.

La joie et l'optimisme de la jeune fille n'ont pas de limite et son regard porté vers le ciel dévoile sa propension à l'idéal et son désir de liberté, mais l'admiration de l'horizon et l'attachement à l'infini se heurtent à l'obstacle des adultes qui la mettent en garde contre les périls de l'existence : « Elle aimait surtout la grande pente herbeuse qui montait vers le ciel, au-dessus du village. Elle n'allait pas loin jusqu'en haut, parce qu'on disait qu'il y avait des vipères » (*ÉE*, 16). Il en est de même pour la joie des amis d'Hélène : le récit met l'accent sur leurs activités ludiques, leurs courses dans les

² « Par endroit, les herbes étaient si hautes qu'elle disparaissait complètement » (*ÉE*, 16).

champs, leurs baignades dans l'eau de la rivière, bref un univers primitif, innocent et heureux où l'accès n'est permis qu'aux enfants. Rien ne les sépare, ni distinction liée au sexe, ni à la religion, ni à une quelconque catégorie sociale dans « cette troupe hétéroclite où étaient mêlés filles et garçons, enfants juifs et enfants du village » (*ÉE*, 16). Mais la joie de ces enfants oublieux de leur différence et avides de goûter aux plaisirs d'un paradis terrestre s'oppose à l'indication spatio-temporelle mise en exergue au fronton de l'incipit, qui les ancre dans le contexte horrible et infernal de la seconde guerre mondiale, sur un territoire occupé par les forces cruelles d'une armée nazie assoiffée de pouvoir et d'hégémonie militaire : « *Saint-Martin-Vésubie, été 1943* ».

Outre sa fonction prémonitoire qui préfigure l'incapacité de l'innocence et de la joie des enfants en harmonie avec la nature à esquiver le malheur que leur réservent les guerriers, cette opposition donne le ton d'un récit fondé sur une symétrie entre des éléments qui peuvent s'opposer sans abolir une certaine ressemblance. C'est le cas d'Esther et de Nejma, personnages éponymes et symétriques du roman, non seulement parce que les deux prénoms signifient respectivement en hébreux et en arabe étoile, avec tout le potentiel symbolique de ce mot dans l'imaginaire juif et arabo-musulman, mais aussi parce que les deux jeunes filles vont connaître le même parcours infernal fait d'exil, d'errance et de souffrance malgré leur appartenance à deux communautés en conflit. Nejma affirme ainsi qu'elle voit le reflet de son existence malheureuse sur le visage d'Esther lors de leur brève rencontre : « Elle est venue, ce jour-là, et j'ai lu ma destinée sur son visage » (*ÉE*, 228).

Esther et Nejma

À l'instar du roman bâti sur les principes de symétrie et d'opposition, Esther et Nejma sont symétriques et présentent une certaine analogie bien qu'elles appartiennent à deux communautés aux intérêts antithétiques. C'est à chacune des deux jeunes filles incarnant l'innocence et la sensibilité des enfants que le narrateur cède la parole pour qu'elles fassent, chacune à sa manière, le récit de leurs âpres expériences d'errance et de souffrance. Le drame d'Esther commence quand son père l'avertit contre les dangers d'une existence minée et que l'adolescente animée d'espoir,

d'innocence et de sensibilité et cherchant à vivre dans le bonheur et la paix, découvre la présence des Allemands qui en veulent aux juifs. Cette prise de conscience retire la jeune fille du paradis terrestre où elle savourait avec ses amis d'école la beauté de la nature et où elle avait l'habitude d'écouter la musique angélique de son enseignant M. Henrich Ferne, « c'était comme le bruit des ruisseaux au printemps, un bruit doux, léger, fuyant, qui semblait sortir de partout à la fois » (*ÉE*, 20). Quand sa mère lui a raconté le drame du célèbre pianiste dont la femme a été enlevée par les Allemands après la conquête de l'Autriche, la musique prend un goût amer et elle découvre sa tristesse et sa frustration à travers les morceaux qu'il compose, « et la musique ralentissait, interrogeait. Il y avait des moments où tout se déchirait, se brisait » (*ÉE*, 21).

La jeune Esther découvre la cruauté d'un monde en proie à la haine et à l'hostilité non seulement à travers les leçons de son père et de sa mère mais aussi en faisant l'expérience de la vie sous l'occupation italienne puis allemande. Il est vrai que les Italiens fascistes sont moins méchants que les Allemands qui n'admettent pas l'existence des Juifs selon son père, mais la jeune fille était sensible au racisme dont souffraient ses confrères qui « devaient faire la queue devant l'hôtel, pour faire enregistrer leur présence et contrôler leurs cartes de rationnement » (*ÉE*, 18). Elle prend ainsi conscience de l'injustice et de la ségrégation raciale caractérisant l'univers des adultes et l'opposant à celui des enfants dont elle admire l'homogénéité, l'innocence et la solidarité. De même, Nejma a fait la découverte du racisme et de l'inégalité dont souffraient ses concitoyens en errant autour de sa ville, sans oublier de prendre ses précautions en se déguisant en une vieille mendiant pour échapper au risque de viol dans l'atmosphère de guerre et de désordre qui règne. La jeune fille avait pitié de son peuple vaincu attendant une tranche de pain dur et amer, de ces gens semblables à des mendiants, étendus par terre et rongés par la fièvre et la soif. Et quand elle revient vers la porte de la ville qu'elle a franchie, elle ressent toute l'infériorité et l'humiliation de demander à un soldat qui se moque d'elle l'autorisation d'y accéder.

La prise de conscience de l'injustice et du racisme est d'autant plus choquante qu'elle révèle à Esther l'hostilité et le nationalisme aveugle et destructeur des Nazis qui « avaient mis en prison tous les Juifs, et ils avaient emmené la femme de M. Ferne » (*ÉE*, 20),

mettant fin à sa carrière de pianiste célèbre et le réduisant au statut d'un rescapé solitaire et triste. Souffrant de stigmatisation et de poursuite, il incarne le malheur des Juifs en s'isolant dans une maison délabrée où il joue pour lui-même ou encore pour la petite Esther des morceaux tristes certes, mais aussi apaisants et consolateurs qui opposent la beauté de l'art à l'hostilité des guerriers et des conquérants assoiffés de pouvoir et de sang. L'artiste ascète tourne ainsi le dos à la société des hommes et à leur cruauté plongeant dans l'univers mystique de la musique qui lui fait frôler, au comble du malheur, la beauté idéale de la perfection artistique. Le pendant palestinien du vieillard juif est le vieux palestinien Nas dont la santé s'est dégradée non seulement à cause de la pénurie des denrées et de l'eau mais aussi sous l'effet du chagrin et du découragement. Ne pouvant supporter la misère et la tristesse des réfugiés du camp de Nour Chams, il sombre dans le désespoir et la solitude de l'agonie qui le conduit à la mort :

« Mais en bas, dans les rues du camp, c'est le bruit qui venait de partout, le bruit des voix des gens qui se désespèrent, c'est cela qu'il a entendu, et cela lui a rongé le cœur, et c'est pour cela qu'il n'a plus voulu vivre. Il est mort jour après jour, comme une plante qui se dessèche » (*ÉE*, 218-219).

Si Esther a pris conscience de la méchanceté des hommes et de la cruauté qui règne grâce aux conseils de ses parents, Nejma se trouve de plain-pied au cœur de l'oppression et de l'injustice qui lui ont dérobé le bonheur d'une existence paisible. Son récit s'ouvre sur le spectacle funèbre de l'ensevelissement du vieux Nas qui demande aux soldats venus pour l'expatrier au camp de Nour Chams : « Le soleil ne brille-t-il pas pour tous ? » (*ÉE*, 218) La description minutieuse que fait Nejma de l'enterrement du vieillard avec son corps raidi enveloppé dans un vieux drap cousu par ses enfants révèle la mélancolie d'un récit horrible, d'autant plus qu'il lui rappelle les histoires effrayantes des monstres et des loups dévorant les dépouilles des morts, que lui racontait sa tante Aamma Houriya. Le récit atteint le comble du pathétique quand elle évoque la pénurie des moyens nécessaires à l'enterrement et les enfants couvrant de terre le cadavre et mettant sur la tombe de lourdes pierres pour qu'elle ne soit pas rouverte par les chiens affamés.

L'interrogation du vieux Nas sur le soleil qui doit briller pour tous, cette question reprise à la fin du récit de Nejma par Saadi

Baddawi qui devient le père de son fils et qui ajoute : « la terre n'est-elle pas à tout le monde ? » (*ÉE*, 250) rend compte de l'injustice de ces soldats qui viennent chasser les natifs de leur terre pour y implanter les Juifs et présente une preuve de racisme, dont ces derniers viennent d'être eux-mêmes victimes. Cette métaphore du soleil symbole de bonheur et de joie tourne à l'humour noir quand Nejma évoque l'excès de chaleur qui a fait fendre la terre et sécher les puits menaçant les habitants du camp de Nour Chams de famine et de soif et activant la mort du vieux Nas. Quel drame horrible ouvre le récit de Nejma chassée avec ses compagnons de leur territoire et menacés tous de sécheresse, de famine et de mort, d'autant plus que la métaphore filée du soleil devenu nécrophile constitue un refrain dans son récit !³

Le refrain du récit de la jeune fille fait écho à celui de Nas, à « cette interrogation qu'il répétait sans cesse, comme un refrain : « Le soleil ne brille-t-il pas pour tous ? » » (*ÉE*, 227) dans un jeu de miroir vertigineux qui met en avant les conditions infernales du camp de Nour Chams, l'injustice et le racisme dont souffrent les réfugiés palestiniens, à qui une nouvelle forme de Shoah est infligée, un terrible holocauste au vrai sens du terme. Le camp devient un véritable four crématoire à brûler des hommes et des animaux vivants, à la faveur d'un rapprochement entre les verbes « briller » et « brûler » qui dote le soleil d'un pouvoir destructeur qui lui est inhérent et qui devient intrinsèquement lié à sa fonction principale de briller et d'illuminer la planète :

« Alors le soleil était haut dans le ciel, il brûlait la terre sans espoir, il brûlait le visage des enfants, il brillait avec force sur le pelage de la chienne en train de mourir. Jamais, je n'avais senti cela auparavant, cette sorte de malédiction, cette force impitoyable de la lumière sur une terre où la vie se brise et s'échappe, où chaque journée qui commence enlève quelque chose à la journée qui l'a précédée, où la souffrance est immobile, aveugle, impossible à comprendre comme les marmonnements de la vieille Leyla dans sa grotte » (*ÉE*, 227).

La douleur des deux filles est immense, car rien n'a plus de goût après que l'atmosphère de guerre s'est installée, même pas l'univers pacifique et fascinant des enfants qui souffrent la

³ « Notre camp avait plus que sa part de soleil, cet été-là, quand la terre se fendait et les puits séchaient les uns après les autres. [...] Ici la lumière ne cesse pas de brûler les étendues du désert... », (*ÉE*, 218-220).

dépression. Esther tourne ainsi le dos au monde et tombe dans un état de repliement maladif : « Elle voulait être seule, ne plus entendre la musique, ni les voix » (*ÉE*, 51). Le stigmate de l'appartenance à la communauté juive constitue désormais une marque de différence et de ségrégation qui instaure une ambiance de méfiance chez les jeunes et les moins jeunes, et donne lieu aux rumeurs. Ainsi de Tristan, un garçon qui s'empêche de déclarer son amour à Esther parce qu'il n'était pas juif et qu'il était proche des Italiens. On dit d'ailleurs que son père s'est engagé dans l'armée coloniale et que sa mère italienne est espionne au service des carabiniers. Il en est de même pour Gasparini, à qui Esther regrette d'avoir confié que son père était dans le maquis comme le sien après avoir compris qu'ils n'y étaient pas tous les deux pour défendre la même cause. Elle craignait que Gasparini, pour obtenir une récompense des soldats italiens, dénonce son père qui aidait les Juifs à traverser la montagne et à se cacher. Elle se rappelle alors les recommandations de ses parents lui demandant de ne jamais parler de la guerre et n'arrive à dissimuler son trouble et sa colère en lui cachant son identité juive quand il l'interroge. L'amertume et la souffrance d'Esther a trait à cette ambiance de méfiance et de soupçons qui s'est substituée à la sincérité et à la joie de l'enfance et qui lui impose de mentir :

Il disait maintenant : « Mon père, il dit que si les Allemands viennent ici, ils tueront tous les Juifs. » Tout d'un coup, Esther avait senti son cœur battre plus fort, avec douleur, le sang gonfler les artères de son coup, battre dans ses tempes et ses oreilles. Sans comprendre pourquoi, ses yeux étaient pleins de larmes. C'était d'avoir menti qui lui faisait cela. Elle entendait la voix lente, insistante du garçon, et sa propre voix qui résonnait, répétait : « moi ? Non, non ! » La peur, ou la douleur, qui débordait de ses yeux » (*ÉE*, 36).

Certes la guerre a fait perdre aux enfants leur sincérité et leur spontanéité, et les a privés d'un paradis terrestre imprégné d'innocence, d'amour et de joie, mais elle les a également traumatisés par ses menaces et ses conséquences prévisibles. Le cauchemar d'une extermination massive des juifs n'est pas sans effet sur une adolescente ouverte à la vie et aspirant au bonheur d'une belle existence. Obsédée par la guerre et la mort, elle quitte ainsi la félicité d'une enfance en harmonie avec la beauté de la nature et la douceur de la musique, et accède à l'ère des catastrophes et des hostilités à cause d'un état de méfiance et de

peur qui envahit tous les êtres. L'angoisse et l'état dépressif de Nejma et de ses compagnons parmi les enfants des réfugiés palestiniens ne sont pas moins remarquables. Leur pessimisme va en crescendo au fur et à mesure que le temps passe et qu'ils perdent l'espoir, jour après jour, de poursuivre leur voyage et d'atteindre le seuil d'une existence décente. S'ils avaient l'habitude de jouer et de bouger au début de leur séjour au camp de Nour Chams, une vague de tristesse et de passivité les domine après et les réduit à des chiens oisifs poursuivant le mouvement du soleil et attendant l'heure de la distribution de nourriture.⁴ À mesure que les camions des Nations unies se font de plus en plus attendre et que leurs conditions se dégradent, les réfugiés perdent leurs caractéristiques d'humains capables d'éprouver des sentiments de colère, d'indignation, de tristesse, d'espoir et se contentent de vivre en zombies le jour au jour dans une résignation absolue à leur destin d'agonisants qui attendent la mort.⁵

Quand les réfugiés palestiniens ont rencontré le convoi des camions des Juifs sur le chemin de Jérusalem, ils avaient des visages de bois affichant l'indifférence d'un être désespéré et blasé, tellement ils ont perdu confiance. Pour eux, rien n'a plus de sens dans ce monde absurde du moment qu'ils étaient arrachés à leur patrie, à leur précieuse terre natale et qu'ils étaient condamnés à l'errance et au fourvoisement. Esther était sensible à la pauvreté et à la misère de Nejma lors de leur brève rencontre, une indigence que souligne la focalisation interne permettant au narrateur de rapporter le détail des lanières cassées des sandales de la jeune fille.⁶ Esther

⁴ « Peu à peu, même les enfants avaient cessé de courir et de crier et de se battre aux abords du camp. Maintenant, ils restaient autour des huttes, assis à l'ombre dans la poussière, faméliques et semblables à des chiens, se déplaçant avec le mouvement du soleil. Sauf quand approchait l'heure de la distribution de nourriture, quand le soleil était au zénith » (*ÉE*, 225).

⁵ « Dans les yeux des hommes, il y a une sorte de fumée, un nuage. Cela éteint leur regard, le rend léger, étranger. Il n'y a plus la haine, la colère, il n'y a plus les larmes, ni le désir, ni l'inquiétude. Peut-être est-ce parce que l'eau manque tellement, l'eau, la douceur. Alors il y a cette taie, comme sur le regard de la chienne blanche quand elle avait commencé à mourir », (*ÉE*, 249).

⁶ « Elle marcha vers Esther. Son visage était pâle et fatigué, sa robe pleine de poussière, elle portait un grand foulard sur ses cheveux. Esther vit que les lanières de ses sandales étaient cassées » (*ÉE*, 211-212).

ne voyait pas seulement les portraits physique et vestimentaire misérables de Nejma, elle s'apercevait également de sa souffrance et de son inquiétude en interrogeant sa mère sur sa destination. Mais l'indifférence des adultes qui s'oppose à la sensibilité et à l'innocence des enfants les conduit à garder le silence ou à hausser les épaules. Si Esther est sensible au malheur de Nejma, c'est parce qu'elle voit en elle son reflet. Le tourment des nomades juifs qui souffrent de faim et des intempéries devient, de ce fait, celui des réfugiés palestiniens vivant sous le soleil brûlant de l'été dans « les maisons de planches et de carton, les tentes déchirées, les abris fabriqués avec des tôles de voiture, des bidons d'essence, des bouts de pneus attachés avec du fil de fer en guise de toit » (*ÉE*, 224).

Les nouvelles horribles de la guerre commencent à jaillir, comme celle de la mort de Mario, un petit berger italien « qu'Esther aimait bien » (*ÉE*, 56) et qui a rejoint le maquis pour se venger des fascistes qui ont tué son chien et son troupeau. Même la nouvelle triste de l'exil et de l'errance à travers le projet du bateau d'Angelo Donati qui devrait embarquer les Juifs à Jérusalem devient une véritable lueur d'espoir pour Esther, qui était témoin de la remise des faux papiers aux fugitifs, dont ses parents et son ami Mario. Une ambiance maussade d'attente, d'inquiétude et d'anxiété règne dans un village qui vit au rythme de la guerre et où les Juifs s'attendent aux pires manifestations de la haine et de l'oppression de leur bourreau nazi, une attente qui pèse sur leur existence devenue imprégnée d'exaspération et de frustration. « C'étaient surtout les enfants qui avaient changé. Ils étaient impatients, irritables, quand ils jouaient, quand ils allaient pêcher ou se baigner dans le torrent, quand ils couraient sur la place » (*ÉE*, 63).

Si l'auteur d'*Étoile errante* met l'accent sur la description de la souffrance des enfants, c'est pour mettre en avant la précarité de cette catégorie démunie qui subit les conséquences désastreuses de la guerre sans avoir perpétré le moindre crime digne d'un châtement, ainsi que la méchanceté et la barbarie des guerriers qui ont transformé leur vie en calvaire, alors que ces êtres innocents et opprimés devraient jouir de paix et de liberté. Le Clézio se fait ainsi le défenseur de l'enfance menacée par la guerre et la violence, une enfance angoissée pour qui l'exil à Jérusalem devient un rêve malgré l'attachement à Saint-Martin-Vésubie, le village niçois où ils ont grandi en harmonie avec la belle nature fascinante et où ils

ont partagé des moments de joie inoubliables. Impatiente de quitter la France à l'approche de l'invasion des Nazis, la petite Esther ne peut cacher son inquiétude et son malaise liés à l'obligation où elle était de fuir la cruauté des guerriers et d'abandonner le lieu des souvenirs heureux de l'enfance et de l'adolescence vers le rêve incertain de la terre promise :

Son front brûlait, elle grelottait comme si elle avait la fièvre. D'une voix rauque, risible, elle a demandé [à sa mère] : « Quand est-ce que le bateau d'Angelo Donati va partir ? Quand est-ce qu'il va nous emmener à Jérusalem ? » [...] « Parle-moi de Jérusalem, s'il te plaît. » Dans le silence de la nuit, la voix d'Elizabeth murmurait, répétait la même histoire, celle qu'Esther entendait depuis qu'elle comprenait les paroles, le nom magique qu'elle avait appris sans le comprendre, la ville de lumière, les fontaines, la place où se rejoignaient tous les chemins du monde, Eretzraël, Eretzraël (*ÉE*, 69).

De même, les premières victimes palestiniennes de la guerre que met en scène *Le Clézio* sont des enfants et des femmes errants qui ne sont que le reflet de leurs homologues juifs fuyant l'hostilité des Nazis et qui, exilés au camp de Nour Chams au désert, regrettent les souvenirs heureux des baignades et du paysage de la mer et des voiles de leurs proches parmi les pêcheurs. Ce sont de misérables réfugiés arabes dont les guenilles et l'allure affichent la pauvreté et l'indigence et font écho aux rescapés juifs. Comme eux, ils avaient leurs piètres bagages sur la tête, qui alourdissent leurs pas et attisent leur peine de nomades condamnés à l'errance. Débarqués dans le camp de Nour Chams, ces opprimés ont été abandonnés à la misère et à leur destin d'exilés, de prisonniers ou de futures victimes qui peuvent d'un moment à l'autre mourir de faim et de soif, comme la chienne de Saïd, le fils cadet de Nas.⁷ Endeuillée par un sentiment de dépaysement, Nejma expatriée au désert qui « fait une tâche sombre, couleur de rouille et de boue » (*ÉE*, 220) se livre à une triste et affectueuse rêverie du paradis perdu passant en revue les paysages de son quartier adorable. La nostalgie et

⁷ « Mais l'eau était devenue précieuse, et quand je l'ai rencontrée, un matin, elle était en train de mourir. Elle haletait si fort que je l'ai entendue depuis le bas du chemin. Entre les buissons d'épines, dans la lumière du soleil levant, elle était maigre, flasque, elle ressemblait à une tache. Je me suis approchée d'elle, jusqu'à la toucher, mais elle ne m'a pas reconnue. Elle était déjà du côté de la mort, les yeux vitreux, le corps secoué de frissons, sa langue noire et enflée sortie de sa bouche » (*ÉE*, 227).

l'amertume de la jeune fille se lisent à travers des régularités créées par la longueur quasi-constante des syntagmes composant ses phrases et générant un rythme et une prose cadencée, qui révèlent la douleur d'un être privé de sa patrie :

Ici, en haut de la colline, dans le silence de l'après-midi, j'aime imaginer les toits d'Akka, toute la variété des toits plats, des coupoles, des hautes tours, et les murailles anciennes, au-dessus de la mer, où on voit les mouettes planer dans le vent, et les voiles minces des bateaux de pêche (*ÉE*, 220-221).

Le retrait des troupes italiennes après leur défaite et la signature de l'armistice marquent une étape importante dans la torture des Juifs, dans la mesure où la souffrance n'est plus uniquement psychologique mais elle inaugure une nouvelle étape de tourments et de persécution. Esther se lève ainsi aux bruits stridents et apocalyptiques des avions et des camions italiens fuyant les troupes allemandes, une véritable catastrophe horrible certes, mais qui implique, de surcroît, la dure traversée des montagnes à pied, une nouvelle expérience d'exil et d'errance aux conséquences imprévisibles, qui vient aggraver l'angoisse et le malheur des Juifs. La polyphonie permet de faire entendre la voix triste et terrorisée de ces victimes persécutées qui doivent vivre en nomades pour esquiver la mort et la torture. Ainsi de l'anaphore obsédante qui vient sur la bouche de la mère d'Ester répétant sans cesse, dans une sorte de crise hystérique : « Il faut partir. Tout le monde doit partir. Elle s'est reprise : « Tous les Juifs doivent partir très vite, avant que les Allemands n'arrivent » » (*ÉE*, 84). Ensuite elle se met à plier bagage dans un état de panique et de bouleversement, « avec une hâte fébrile » (*ÉE*, 84), ne prenant que les objets précieux et ceux qui serviront à affronter le froid rude du chemin à faire. La détresse et la misère d'Elizabeth est celle de tous les Juifs, les pauvres avec leurs valises en carton et leurs baluchons comme les riches qui n'avaient pas eu le temps de prendre leurs bagages, tellement ils s'empressaient de fuir la cruauté des Nazis.

Les passages symétriques décrivant les nomades juifs et palestiniens focalisent surtout sur les plus faibles et les plus vulnérables, en particulier les vieux, les femmes et les enfants qui « avaient le visage tendu et pâle, [...] un air égaré, un regard absent » (*ÉE*, 85) et qui n'ont pas l'aptitude à faire face à la dureté du voyage, de manière à sensibiliser le lecteur à leur souffrance et

à leur tourment dans un spectacle hideux de guerre injuste qui les condamne à l'errance et à l'exil. Le comble de la douleur se lit à travers le désespoir du vieux pianiste, M. Ferne qui refuse de partir à cause de sa faiblesse et confie à Esther avant de la congédier : « Mais non. Qu'est-ce qu'ils feraient d'un vieux comme moi ? » (*ÉE*, 89). La situation des réfugiés de tous les camps palestiniens abandonnés par les Nations unies est pire encore, car ils ont le sentiment d'être délaissés à leur destin, en tête à tête avec la mort, en plein désert.

Nejma qui écrit son récit du « camp misérable, là où le monde nous avait rejetés, loin de tout », affirme-t-elle (p.263), dresse le tableau sombre de ses concitoyens dont non seulement les vieux et les enfants allaient périr, mais tout le monde succomberait, ce n'est qu'une question de temps, dans un spectacle rappelant le cynisme d'un Caligula décrétant la famine et procédant à l'extermination absurde de ses sujets pour imiter l'œuvre cruelle et aveugle du destin. Les réfugiés sombrent alors dans le désespoir et les plus jeunes qui se portent bien, comme les deux fils de Nas éprouvent le sentiment d'être trahis par les étrangers qui ont cessé de leur procurer la nourriture et les médicaments, après les avoir obligés à quitter leur patrie. Et Nejma de déplorer le sort horrible des Palestiniens : « Ainsi en ont décidé les étrangers, pour que nous disparaissions à jamais de la surface de la terre » (*ÉE*, 219).

Elle décrit alors la situation déplorable des enfants de son âge dépourvus des besoins les plus urgents de la vie, en l'occurrence l'eau, la nourriture, les vêtements, les médicaments et l'argent et exposés aux maladies les plus contagieuses comme la teigne et la conjonctivite. La carence de l'eau les a plongés dans les saletés et les a privés d'hygiène, de manière qu'ils vivent en primitifs ou en bêtes qui « sentaient une odeur de charogne » (*ÉE*, 226). Elle voit en eux son enfance perdue à cause de leur peau brûlée, des veines saillantes sur leurs mains, de leurs visages ridés, de leurs corps maigres et fragiles, à demi nus ou enveloppés de guenilles trop larges qui leurs donnent une allure de vieillards. Le plus désolant, c'était le regard perdu et pessimiste de ces misérables qui ont fui les bombardements et ont fini dans un exil infernal, concrétisant une injustice qui bafoue les droits les plus élémentaires de l'homme comme le remarque Nejma : « Ensuite les rations sont devenues de plus en plus maigres, à cause de tout ce monde qui était entré dans

le camp. Maintenant, la mort frappait partout » (*ÉE*, 257). Les réfugiés palestiniens sont alors obligés d'opter pour l'errance et l'exil au Liban, en Jordanie ou à Damas afin de « rejoindre les feddaïne, les sacrifiés » (*ÉE*, 258), c'est-à-dire de se porter soldats prêts à combattre en kamikazes l'ennemi qui a envahi leur patrie et a engendré leur malheur, tellement ils ont été rongés par l'injustice et ils n'espèrent plus rien.

Réunis autour de la fontaine sous le regard sympathique et complice des habitants du village niçois, les Juifs arpentaient, de leur côté, la place du village en proie à une inquiétude et à une anxiété que leur impose une lourde attente, celle du départ certes mais aussi celle de leur pire destin de nomades errant dans les montagnes et ne sachant quel sentier prendre. Des scènes de séparation pathétique plongeant tout le monde dans la douleur et la tristesse révèlent la compassion des natifs solidaires avec les voyageurs désespérés et abattus, bien qu'ils ne puissent rien contre la marche de la guerre et de l'Histoire, hormis des sourires échangés, des mains qui se serrent ou des embrassades accompagnés d'un vœu de « bonne chance ».⁸ Le départ des voyageurs juifs ressemble à un cortège funèbre où ils forment tous ensemble une dépouille qui avance vers le tombeau à la faveur de la métaphore de l'ensevelissement : « Cela faisait une longue troupe noire et grise, sous le soleil ardent, dans le genre d'un enterrement » (*ÉE*, 89).

Cette métaphore n'est pas un détail minime dans le récit d'Esther, elle représente plutôt l'aboutissement d'un tableau mortuaire composé de plusieurs touches funestes. D'abord, L'évocation de la fable des « Animaux malades de la peste » rappelle non seulement la mort qui rôde autour des Juifs mais aussi l'injustice et la persécution qu'ils subissent, car les Allemands étaient les plus forts et ils étaient capables d'imposer leur loi injuste. Ensuite les vers tristes prononcés par le maître Seligman,⁹ déplorent le sort des Juifs qui souffrent le martyr. Enfin le spectacle

⁸ « Elle a embrassé légèrement Tristan, puis elle a serré la main de Mme O'Rourke. La mère de Tristan lui a souri, elle l'a serrée contre elle, elle l'a embrassée sur la joue, et elle a dit quelques mots, peut-être « bonne chance » » (*ÉE*, 86).

⁹ « Sur mon chemin tortueux / je n'ai pas connu de douceur. / Mon éternité est perdue » (*ÉE*, 88).

d'Esther serrant sa mère émue qui ne peut retenir ses larmes ni ses sanglots ne laisse personne indifférent à leur deuil. Un refrain revient dans ce tableau sombre, qui met en avant l'angoisse d'Esther et de ses compagnons dans ce voyage vers l'inconnu, Esther qui se rend compte de leur différence, de l'impossibilité de rester chez eux comme les habitants du village et dont l'angoisse est omniprésente à travers le refrain de son cœur qui « battait trop fort » (*ÉE*, 91-92).

Le drame des réfugiés palestiniens n'a pas les mêmes modalités, il a pourtant le même caractère triste et horrible. Ignorant la destination des camions des Nations unies qui les transportaient pour les éloigner des bombardements et des horreurs de la guerre, ils étaient débarqués en plein désert, un débarquement qu'ils prenaient pour une escale en attendant la distribution de nouvelles demeures, mais qui se révèle une trahison puisqu'ils devaient dorénavant vivre dans cet exil nommé camp de Nour Chams, après avoir été dépossédés de leurs maisons, de leurs terres et de leurs provisions. Et Nejma de mettre en scène l'expulsion pathétique des réfugiés déguisée en action de sauvetage humanitaire, des réfugiés victimes d'un complot qui se dépouillent de leurs biens comme s'ils se préparaient à une mort inéluctable :

Les fils du vieux Nas avaient une ferme, à Tulkarm. Ils ont tout laissé, les bêtes, les outils, et même les réserves de grain, l'huile, et leurs femmes ont laissé leurs ustensiles de cuisine, leur linge, parce qu'ils croyaient eux aussi qu'ils s'en allaient pour un jour ou deux, le temps que les affaires s'arrangent (*ÉE*, 220).

D'autres scènes pathétiques mettent en avant la dispersion des membres de la même famille juive ou palestinienne à cause de la guerre. Ainsi de la situation du père d'Esther qui rejoint le maquis et de sa femme ainsi que sa fille, qui s'apprêtent à quitter l'endroit qu'elles occupent tout en s'inquiétant de son sort. Ahmad, le père de Nejma a rejoint lui aussi le front et sa fille apprend plus tard qu'il a été tué dans les bombardements. La vieille Leyla a perdu tous ses fils dans la guerre de la prise d'Haïfa et elle a été délaissée depuis à son destin de vieille aveugle clouée devant sa grotte, qui risque de périr si on l'oublie un jour. Et la jeune et belle Roumiya a perdu la raison après la mort de son mari, de ses parents et de ses beaux-parents, tout comme l'italienne Nora dont la famille a été enlevée par les fascistes et qui « avait survécu pendant la guerre en

restant cachée dans une cave » (*ÉE*, 293). Ces tableaux sombres visent à réécrire l'Histoire, tout en établissant une symétrie entre le malheur des Juifs et celui des Palestiniens de manière à rétablir la justice et à mettre en avant la ressemblance de leurs drames et de leurs tourments.

La réécriture de l'Histoire

À la faveur du principe de symétrie et de dualité, l'auteur d'*Étoile errante* présente au lecteur la Shoah sous un nouvel angle de vue, celui d'un juste pacifiste qui établit une parenté entre la souffrance des Juifs et celle des Palestiniens, une symétrie qui révèle ce qu'il y a de commun entre les drames des deux peuples sans cacher leur conflit et leur différence. S'il est évident que l'holocauste est une vérité historique qui concerne la torture et le tourment des Juifs, il n'en est pas moins que ce terme s'applique parfaitement au calvaire des Palestiniens qui ont souffert le martyr devant le silence indifférent et injuste du monde entier. Cette position a valu une critique virulente et des accusations d'antisémitisme à l'écrivain qui présente l'une des rares plumes exceptionnelles de l'occident à rétablir la vérité et à dénoncer l'injustice qui a écrasé les Palestiniens au même titre que celle que les Juifs ont subie. Ainsi de l'attaque de Bernard-Henry Lévy qui l'a accusé d'être « un antisioniste déchaîné ».¹⁰

Pour Le Clézio, le drame des Palestiniens est inextricablement lié à celui des Juifs, il en découle car l'installation des Juifs persécutés par les Nazis dans leurs territoires en 1948 engendre les déportations tragiques des Palestiniens. Son roman historique vient combler les lacunes des livres d'Histoire dont certains passent sous silence quelques épisodes pour une raison ou une autre. L'auteur d'*Étoile errante* ne cache pas les ressources documentaires qui lui ont permis d'écrire un roman relatant l'Histoire sur le mode de l'expression littéraire. Les témoignages de sa mère sur les exactions des Juifs dans le village niçois ainsi que les journaux des années 1947 et 1948 décrivant l'exode des Palestiniens et leurs tourments

¹⁰ Pilar Andrade Boué, « Jean-Marie Gustave Le Clézio et Patrick Modiano dans le champ intellectuel européen », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 9 | 2017, mis en ligne le 31 janvier 2017, consulté le 05 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/2052> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.2052>

l'ont amené à avoir une connaissance minutieuse des événements et sa rigueur d'écrivain engagé à la Sartre et Camus l'a aidé à réécrire ces drames en s'évertuant aux grandes valeurs humaines de justice et de paix.¹¹

Le récit de Nejma se veut un document authentique pour l'Histoire qu'il réécrit, le témoignage franc d'une palestinienne qui a vécu le drame des réfugiés du camp de Nour Chams et à qui l'auteur d'*Étoile errante* donne la parole pour dévoiler les crimes perpétrés et l'injustice subie. Ce récit est d'autant plus émouvant que la narratrice a su rendre compte de sa misère et de celle de ses compagnons, en adoptant le ton sincère et spontané du témoin sensible et en rapportant dans les moindres détails des scènes de la torture quotidienne des réfugiés et de leurs échanges, jusqu'aux termes affectifs dans le dialecte palestinien, dont elle fournit la traduction : « elle a prononcé le mot, benti, ma fille, et pour cela je crois que je l'ai appelée Aamma, tante » (*ÉE*, 232). Le roman de Le Clézio serait un moyen qui tente de rétablir la justice en donnant aux Palestiniens, comme aux Juifs et sur le même pied d'égalité, l'occasion d'écrire leur souffrance, de mettre en scène l'atrocité de leur errance et de leur exil, et de faire entendre la voix d'une victime que tout le monde veut faire taire :

« Pour cela Saadi abou Talib, le Baddawi, celui qui fut plus tard mon mari, et qui ne savait ni lire ni écrire, ayant appris que j'avais été à

¹¹ J.M.G. Le Clézio affirme : « Ma mère l'a su. Moi, j'étais un petit enfant. Elle m'en a parlé longuement des années plus tard. Elle m'a même relaté des événements qui ne sont pas narrés dans les livres d'Histoire, dit-il. La population juive de ce petit village fut sauvagement persécutée et fusillée ensuite dans un champ par l'armée allemande. Je suis allé voir ce champ. J'ai eu alors envie d'écrire cette histoire funeste parce qu'il m'a semblé que le drame des Palestiniens avait ses racines beaucoup plus loin. En effet, j'ai réalisé en arpentant ce champ de mémoire sinistre que la mort de ces Juifs lâchement fusillés par les Allemands dans ce terroir niçois allait en quelque sorte préparer tout ce qui allait suivre. J'ai lu dans des journaux de cette époque tout ce qui s'était passé en Palestine durant les années 1947 et 1948. J'ai appris comment s'étaient déroulées les déportations de la population palestinienne : les gens sur les routes, la prise de Saint-Jean d'Acre, comment les gens attendaient sur la plage, ne sachant pas où aller, les rumeurs qui couraient de règlements de comptes, de massacres, d'exactions... Tout cela a fait que la population arabe palestinienne a fui peu à peu », Elias Levy (2008) « J.M.G. Le Clézio, La Palestine et Israël », *CJN Canadian Jewish News*, 6 novembre 2008.

l'école à al-Jazzar, m'avait demandé d'écrire tout ce que nous endurons ici, au camp de Nour Chams, afin que cela se sache, et que nul n'ose l'oublier. Et moi, je l'ai écouté, et pour cela j'ai écrit la vie, jour après jour, sur les cahiers d'école que j'avais apportés avec moi (*ÉE*, 228).

Outre la fonction documentaire du récit de Nejma, celle-ci l'écrit pour son homologue juive dont le visage reflète sa destinée et qui devient sa destinataire à qui elle tient à l'envoyer avec un soldat des Nations unies.¹² La jeune fille palestinienne écrit ainsi la souffrance des Palestiniens dont celle des Juifs n'est que le reflet. Le récit de Nejma réunit les opprimés et prend, sous la plume de Le Clézio, la forme d'une lettre ouverte écrite par une palestinienne à une Juive pour faire part aux lecteurs du drame de son peuple. Esther sera exceptionnellement sensible à la douleur de Nejma et de ses compagnons, car elle a vécu la même expérience triste et injuste de racisme, d'errance, d'indigence et de faim. C'est cette harmonie et cette similitude de leurs drames et de leur destin incertain qui encouragent la jeune fille palestinienne à écrire son récit à Esther. Celle-ci, à son tour, pense à « Nejma, [sa] sœur » (*ÉE*, 307), quand elle s'installe des années plus tard au Canada pour poursuivre des études de médecine et se rappelle leur brève rencontre, la main de la jeune palestinienne posée sur son bras ainsi que son regard inquiet et son cahier noir qui porte son nom, « ce cahier noir où j'ai écrit moi aussi mon nom, comme pour une mystérieuse alliance », (*ÉE*, 307) affirme Esther.

Le récit des deux jeunes filles est le fruit d'une alliance, d'une amitié entre une palestinienne et une Juive dont chacune voit sur le visage de l'autre sa souffrance. Esther lit, à la faveur d'une télépathie qui les rapproche malgré les longues distances les séparant, le récit de la jeune fille palestinienne et regarde dans une rêverie son carnet noir, ce même carnet que celle-ci écrivait au camp de Nour Chams et qu'elle envisageait de lui envoyer avec un soldat des Nations unies. Esther finit par acheter un cahier noir, elle aussi et se met à y relater sa vie après avoir écrit sur la première

¹² « Et pour elle aussi j'ai écrit, pour celle qui a marqué son nom en haut du cahier, sur la route de la source de Latrun, Esther Grève, dans l'espoir qu'elle lira un jour cela, et qu'elle viendra jusqu'à moi. [...] Un bref instant, nous étions réunies, comme si nous devions nous rencontrer depuis toujours. Quand j'aurai fini d'écrire ces cahiers, je les donnerai à un soldat des Nations unies, pour qu'il les lui remette, là où elle se trouvera. Pour cela, j'ai la force d'écrire ; malgré la solitude et la folie qui m'entourent » (*ÉE*, 228).

page le nom de Nejma. Le roman de Le Clézio n'est au final que le collage de ces deux cahiers noirs, le récit obscur de deux enfants victimes d'injustice, de persécution et d'exaction qui ne laissent pas l'auteur indifférent. Esther écrit alors :

J'ai rêvé de ce cahier. Je le voyais dans la nuit, couvert d'une écriture fine, marquée avec le même crayon noir que nous avons tenu à tour de rôle. J'ai rêvé que je savais déchiffrer cette écriture et que j'avais lu ce qu'elle racontait, pour moi seule, une histoire d'amour et d'errance qui aurait pu être la mienne. J'ai rêvé que le cahier était arrivé jusqu'à moi, par la poste, ou bien qu'il avait été déposé devant la porte de mon appartement à Montréal, par un mystérieux messenger, comme ces enfants qu'on abandonnait au temps de Dickens. Alors j'avais acheté un cahier noir, moi aussi, sur lequel j'avais écrit à la première page son nom, Nejma. Mais c'était ma vie que j'y mettais... (*ÉE*, 307-308).

Dans son récit authentique, Nejma intègre les histoires merveilleuses de sa tante Aamma Houriya, des histoires qui s'inspirent de la réalité horrible des réfugiés palestiniens et qui travestissent dans un univers extraordinaire leur drame angoissant de prisonniers ou de voyageurs perdus dans le désert et condamnés à un égarement perpétuel. Ces histoires sont d'autant plus horribles qu'elles s'ouvrent aux créatures métaphysiques des djinns et pastichent les scènes bibliques de l'homme chassé du paradis. À travers la réécriture de la scène biblique de la chute de l'homme, l'auteur d'*Étoile errante* cherche à mettre en valeur le péché originel, celui de la guerre qui était à l'origine du malheur des Juifs et des réfugiés palestiniens. Et la conteuse, Aamma Houriya d'expliquer à ses auditeurs :

Et maintenant, enfants, je vais vous raconter comment tout fut perdu. Car là où se trouvait autrefois ce jardin au nom si doux, Firdous, le paradis, ce jardin plein de fleurs et d'arbres, où chantaient sans cesse les fontaines et les oiseaux, ce jardin où les hommes vivaient en paix en mangeant seulement les fruits et le miel, maintenant est la terre sans eau, la terre âpre et nue, sans aucun arbre, sans aucune fleur, et les hommes y sont devenus si méchants qu'ils s'y livrent une guerre cruelle et sans merci, sans que les Djenoune les aident (*ÉE*, 236).

Le Clézio dénonce à travers ces récits merveilleux la guerre qui a chassé les Juifs et les palestiniens du paradis terrestre de leurs patries et les a plongés dans l'enfer de l'errance, de l'exil et du désert. Il cherche également, au moyen de la voix fictive de la narratrice de ces histoires, à révéler la nostalgie des réfugiés palestiniens et leur souffrance grâce à un mélange fin de réalité et

d'imagination. En fait, ces récits de Djinns s'inspirent des souvenirs heureux du paradis perdu, des territoires palestiniens où les fleuves coulaient et arrosaient les jardins éternellement verts. Ils empruntent également leur cadre spatial aux noms des villes palestiniennes, concrétisant un mélange de réalité et de fiction propre au genre fantastique, qui divertit les enfants du camp en évoquant le bonheur du passé, qui leur fait oublier pour un moment leur existence insupportable tout en affichant l'origine de leur malheur et l'atrocité de leur souffrance.

Conclusion

Une image d'auteur ressort du roman *Étoile errante*, celle d'un écrivain qui condamne la guerre et la violence, la cruauté des Nazis ayant torturé et persécuté les Juifs mais également l'hostilité de la communauté mondiale indifférente au calvaire des Palestiniens, qui souffrent suite au rapatriement des Juifs dans leurs territoires au prix de leur déportation et de leur exil. La dualité et la symétrie sur lesquelles est fondé le roman a permis d'établir un parallèle entre les drames des deux peuples mettant en avant leur souffrance commune tout en signalant le conflit qui les oppose et qui révèle le pessimisme de l'écrivain quant à leur avenir et à la guerre qui risque de les exterminer. Le roman dit ainsi, sur le mode de la création artistique basée sur une réécriture de l'Histoire, la crainte de l'auteur de voir le conflit israélo-palestinien devenir éternel, une crainte qu'il exprime en 2008 dans une interview.¹³ Devant tant de cruauté et de haine, Le Clézio expose une vision poétique de l'existence, que traduit la description de l'univers des enfants

¹³ À l'époque où j'écrivais *Étoile errante*, je pensais qu'il y aurait, tôt ou tard, un accord politique entre Israéliens et Palestiniens, que Jérusalem deviendrait peut-être une ville sous mandat international, c'est-à-dire une ville qui serait présentée au monde comme un modèle de coexistence et une possibilité de réconciliation. Ça n'a pas eu lieu. Je ne sais pas si ça aura lieu un jour. Dans l'état actuel des choses, on peut craindre qu'il n'y ait jamais de solution à ce drame. Je crains que cet éternel conflit ne se transforme en une guerre à outrance, qui se poursuivra jusqu'à ce que les deux peuples n'aient pratiquement plus d'existence. Il y a un dicton péruvien que je trouve très fort : "Dans la guerre, le vaincu est vaincu et le vainqueur perdu". J'ai peur qu'en Palestine et en Israël ce dicton des Indiens de l'époque de l'arrivée des Espagnols en Amérique latine ne se matérialise." Elias Levy (2008), « J.M.G. Le Clézio, La Palestine et Israël », *CJN Canadian Jewish News*, 6 novembre 2008.

marqué par la joie de vivre en harmonie avec une nature sauvage qui estompe toute idée d'exclusion et de haine à l'ouverture du roman. La nature acquiert des vertus apaisantes et consolatrices et berce les enfants avec ses paysages et ses bruits, à l'instar de la musique qui occupe une place centrale dans le roman révélant le rôle des arts dans la lutte contre la violence et la guerre. Dans cet univers infantile et angélique, le rapport entre la nature et la musique n'est pas un simple rapport d'analogie, elles sont, de surcroît complémentaires et concourent toutes les deux à conduire l'homme à la paix et au bonheur.¹⁴

¹⁴ Alors la musique a commencé vraiment, elle a jailli tout d'un coup du piano et elle a emplie toute la maison, le jardin et la rue, elle a tout rempli de sa force, de son ordre, puis elle est devenue douce, mystérieuse. Maintenant elle bondissait, elle se répandait comme l'eau dans les ruisseaux, elle allait droit jusqu'au centre du ciel, jusqu'aux nuages, elle se mêlait à la lumière. Elle allait sur toutes les montagnes, elle allait jusqu'aux sources des deux torrents, elle avait la force de la rivière » (*ÉE*, 20-21).

Références bibliographiques

- Amossy, R. (1999) : *Images de soi dans le discours, la construction de l'ethos*, Châtenois-les-Forges, delachaux et niestlé.
- . (2009), « La double nature de l'image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 09 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/662> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.662>
- . (2010) : *La présentation de soi, Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique ».
- Boué, P.-A. (2017), « Jean-Marie Gustave Le Clézio et Patrick Modiano dans le champ intellectuel européen », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 9 | 2017, mis en ligne le 31 janvier 2017, consulté le 05 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/2052> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.2052>
- Da Conceição Carrilho, M. (2011), « *Étoile Errante*, de J.M.G. Le Clézio : L'Histoire dé-historisée », *Carnets* [En ligne], Première Série - 2 Numéro Spécial 10-11 | 2011, mis en ligne le 16 juin 2018, consulté le 30 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/5653> ; DOI : 10.4000/carnets.5653
- GONZÁLEZ HERNÁNDEZ, A.-T. (2005), « Etoile errante de J.M.G. Le Clézio : une écriture spéculaire sur fond de guerre », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, n° 20, p. 59-70, consulté le 05 avril 2020. URL : <https://revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/download/TH EL0505110059A/33285/>
- Le Clézio, J.M.G. (1992), *Étoile errante*, Saint-Amand, Gallimard.
- Levy, E. (2008), « J.M.G. Le Clézio, La Palestine et Israël », *CJN Canadian Jewish News*, 6 novembre 2008.
- Pagán López, A. (1995). « ERRANCE, RÊVERITE ET MYTHE DANS L'OEUVRE LECLÉZIENNE », *Anales De Filología Francesa*, vol. 7, p. 112-122, consulté le 05 avril 2020. URL : <https://revistas.um.es/analesff/article/view/17811>

- Rebai, M., Rebai, M. (dir.), (2016), *Littératures, Pratiques et enjeux de la réécriture*, n° 74, Toulouse, Presses universitaires du Midi.
- REY MIMOSO-RUIZ, B. (2011), « LE CLEZIO ET L'EMIGRATION : LE TRAGIQUE DU REEL », *Voix plurielles*, vol. 8 n° 2, consulté le 08 avril 2020. URL : <https://journals.library.brocku.ca/index.php/voixplurielles/issue/view/47>
- Salles, M. (2007), *LE CLÉZIO, « PEINTRE DE LA VIE MODERNE »*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques Littéraires ».